

— BLOCK architectes De Nantes, et d'ailleurs

Jean-Louis Violeau (1969 —)

Jean-Louis Violeau, sociologue, professeur à l'ensa Nantes et chargé de cours à Sciences Po Paris, chercheur au CRENAU.

Avoir eu vingt ans en 1989 n'y inclinait pas franchement, et pourtant l'Utopie et l'architecture auront depuis plus d'une vingtaine d'années rythmé son temps et ses lectures. Il a fait paraître sa thèse *Les architectes et mai 68* (2005), puis *Les architectes et mai 81* (2011).

Il s'est aussi intéressé aux logiques des avant-gardes à travers l'Internationale situationniste et la revue Utopie dont il a édité, avec Craig Buckley, une anthologie parue chez Semiotexte / MIT Press en 2011. Jean-Louis Violeau collabore régulièrement avec les revues *AMC-Le Moniteur architecture*, *D'Architectures*, *Urbanisme*, *Place Publique* et *Esprit*.

« De qui suis-je le contemporain ? Avec qui est-ce que je vis ? Le calendrier ne répond pas bien. » *Roland Barthes exprimait ainsi ses doutes dans son cours au Collège de France en 1976, se demandant également Comment vivre ensemble ? De qui suis-je le contemporain ? De Block, c'est certain : tous nés entre 1969 et 1971, enfants des années 1980 grandis à Nantes dans les années 1990 et parvenus à la maturité au cours de la décennie suivante. Comme bien des gens de cette génération, ils ont rêvé parfois d'un manifeste mais ils n'oseront jamais le coucher noir sur blanc : revenus de leurs propres illusions, leurs aînés leur ont sagement défendu de le faire. Trop hybrides ? Et pourtant s'il y a une leçon que l'on peut tirer de leurs dix années de projets, c'est bien la cohérence, le fil tendu depuis ce blockhaus réinvesti sur l'Île de Nantes en 1995. Un peu comme le cachalot formant écume lorsqu'il remonte à la surface, mais n'en suit pas moins sa ligne de fond. Conversation de début de soirée, rue Scribe où ils sont arrivés en 2000, la rue de notre jeunesse évanouie.*

La relève

Parue en 1985, exorcisme pour temps difficiles, *La Forme d'une ville* s'organisait autour de la perte pour laisser place à l'aventure. Il est remarquable que l'œuvre individuelle de Julien Gracq ait pu à ce point rejoindre l'histoire collective : juste au moment où la ville était en effet confrontée à la désindustrialisation sans s'être encore donné aucun modèle alternatif, Gracq aura certainement aidé Nantes dans son travail de deuil. On ne rappellera jamais assez combien, en ce début des années 1990, la nouvelle ligne à grande vitesse aura chamboulé les rapports entre la capitale et la province nantaise. 1993, les enseignants « parisiens » débarquent à l'école d'architecture. Parmi eux Hervé Bagot accompagnera très loin les jeunes nantais dans leurs aventures, des serres horticoles aux hangars et aux caves jusqu'aux habitats troglodytes. « *On nous a montré la non-architecture* ». Enfants des années 1980, ils auront également « regardé ce qu'a fait le *land-art* ». Un autre paysage, le savant et le populaire, pas de programme, pas de site, pas de projet.

C'est chez Gaëlle Péneau (GPAA) qu'ils sont devenus architectes, « un rôle important, on s'en serait jamais sorti sans elle », mais c'est à l'école qu'ils ont appris le métier : réfléchir, disent-ils. Réfléchir avec les plasticiens aussi, Alain Gunst et Ekkehart Rautenstrauch, l'architecte-designer Jean-Luc Cortella, ou encore au gré d'un passage chez

les architectes-plasticiens Bernard et Clotilde Barto pour deux d'entre eux, et avec Duncan Lewis au fil de collaborations. Jean-Philippe Vassal était là aussi, pour leur jury de diplôme. Et puis il y eut Les Allumées première manière : automne 1990, les artistes barcelonais enflamment la ville. Et Jean Blaise emmène tout le monde sur l'Île, vers les soirées dans le bloc de béton de la Fabrique à glace : cryptique !

Nantes, la belle endormie qui se réveille. Un symbole ? L'empreinte du tramway décalquée par Block avec les façades industrielles et implacablement cadencées de la Faculté de médecine et de pharmacie de Michel Roux-Spitz : copier-coller le *pattern* de la structure acier et les panneaux verts pour concevoir un camouflage urbain apposé ensuite sur les parois du tramway. Quant au blockhaus où ils mènent au même moment leurs premières expériences plastiques et festives, ce blockhaus construit sur deux anciens hôtels de passe qui servit d'abri aux ouvriers des chantiers Dubigeon bombardés par l'aviation alliée, « *il nous est tombé dessus* », un objet trouvé et une *hétérotopie*, hors du temps et hors de tous les lieux, un espace en état de dysfonctionnement donc disponible, pour installer, « performer », faire de la musique... Ils commencent par le débayer. Ils en ont pris depuis l'habitude, ils viennent par exemple de « débayer » en 2009 la vitrine du Comité départemental du tourisme de Loire-Atlantique, faux-plafond, éclairage néon, moquette ... Puis ils y jouent de la musique, électronique, « *rock plutôt noise aussi, et même carrément old school parfois* ». Ils rêvent toujours d'y retourner avec un projet de surélévation qui un jour peut-être aboutira. Leurs amis, les scénographes du groupe Metalobil y sont restés. Block étaient quatre au début, mais Stéphane Lagré ira au bout de son refus de construire. Jamais bien loin cependant, il était là ce soir-là dans l'agence lorsque nous les avons visités. Pour l'heure, ils sont trois associés, avec un salarié, « *comme ça, on peut continuer à dessiner sans avoir à gérer une grande agence* ». Ils partagent leurs locaux avec des proches, le duo Guinée-Potin.

Monolithes et formes indexées

La musique et les formes hybrides : la ritournelle, ils connaissent. Les années 2000 se déclinent sous le signe du *sampling*. Cherchant à travailler la matière urbaine à la manière d'une bande son, par assemblage et superposition des éléments de l'existant, ils conçoivent alors des « formes indexées » et cherchent à faire émerger de l'inattendu, sinon de l'inconnu. La ville devient un gigantesque réservoir de signes et de formes, traduits et transformés à l'aune des possibilités vertigineuses offertes par les outils numériques : hybridations, formes dérivées, contaminations et réactions. Pour leurs débuts sur la scène publique à l'occasion du premier concours d'idées pour la base sous-marine de Keroman, à Lorient en 1999, ils avaient déjà cherché à camoufler l'énorme masse de béton gris-Todt sous une pixellisation bleutée déduite du programme de reconversion autour des activités maritimes. Ils ont conservé ce goût pour les concours d'idées, auxquels ils participent régulièrement.

À Brest, leur complexe sportif, livré en 2007, se présente comme une réminiscence du Brutalisme : peu de peinture, pas de détails de construction superflus, du béton quartzé industriel dans les espaces communs, et une résine sur le sol des salles. Rude et honnête ? Conçu comme un monolithe (la *Bunker archéologie* de Paul Virilio est une référence assumée) il résulte de la déformation, au gré des contraintes du site et du programme, d'une boîte de chaussures Adidas. Il est recouvert de béton matricé, rythmé par des bandes obliques qui viennent se fondre dans la façade, prolongement d'une opération de *mapping* qui consiste à jouer avec des formes standard se déplaçant et s'amplifiant jusqu'à créer de nouvelles enveloppes. Loin de la géométrie, de la composition et du dessin, ils préfèrent la pixellisation. Avec les produits standard ou semi-finis comme ceux qu'ils mirent en œuvre au Lieu Unique en 2007 pour leur *Forme intermédiaire*. Mais « *cette image du monolithe brestois, disent-ils, nous ne la montrons plus dans nos dossiers de candidature, elle intimide. Nous lui préférons la façade nord, vitrée* ». Chacun sa chimère. Ils vont du reste intervenir à nouveau à Brest, sur le 1% du tram.

Précaire et volontaire

La monstrueuse bête, c'est le poids des siècles passés qui pèse sur nos épaules et qui cependant fait partie de nous-mêmes, condamnés à espérer. Chimères ? Fictions ? Block connaît bien ces registres pour les avoir tous un peu successivement explorés depuis une dizaine d'années. Leur architecture laisse souvent le sentiment du précaire, en tout cas loin du lisse, unifié et intégré. Voulu, assumé, ils articulent plutôt les produits semi-finis comme leurs logements individuels aux Herbiers ou à Mulhouse en 2006. À la Bottière-Chénaie en 2009, leurs collectifs et le groupe scolaire Julien Gracq font alterner sur leurs façades les parois de serres et les teintes standard, l'orange et l'ardoise des toits alentours, et puis le vert réséda des hangars, toutes échantillonnées en bandes verticales, entre effet pop et minimalisme, réminiscence de l'effet visuel des parcelles maraîchères qui auparavant se tenaient là. L'acte minimum : quelques petits mouvements de terrain dans une pente pour y abriter en 2008 des gîtes ruraux camouflés à Sainte-Féréole près de Brive. « *Le commanditaire ne voulait pas de toits à double pente dans sa vallée, on en a profité. Le projet était fait dans la voiture, sur le chemin du retour* ».

Au Petit-Maroc en 2005, sur le rocher à la pointe des bassins de Saint-Nazaire, ils avaient joué sur la touche portuaire pour y concevoir un nouveau quartier alors qu'on les attendait sur le balnéaire. « *On s'est planté de politique, mais cela nous paraissait tellement plus juste* ». La dénégation du réel a souvent eu raison des plus beaux projets. « *Le réel, c'est quand on se cogne !* » affirma un jour devant ses témoins plus ou moins bluffés l'illustre Jacques Lacan. Là où le langage se brise... Une chance pour la poésie. Et pour l'utopie ?

JEAN-LOUIS VIOLEAU
SAINT-ANDRÉ-DES-EAUX, FÉVRIER 2011

BLOCK ... soumis à la question

Quel est votre premier souvenir d'architecture ?

– [Sans réponse]

Que sont devenus vos rêves d'étudiants ?

– Mangés par le réel.

À quoi sert l'architecture ?

– À contourner la construction.

Quelle est la qualité essentielle pour un architecte ?

– La bonne humeur.

Quel est le pire défaut chez un architecte ?

– Les chaussures pointues.

Quel est le vôtre ?

– Stéphane Lagré.

Quel est le pire cauchemar pour un architecte ?

– Construire.

Quelle est la commande à laquelle vous rêvez le plus ?

– Un projet sans programme.

Quels architectes admirez-vous le plus ?

– Étienne Louis Boullée, El Lissitzky, Marcel Breuer, Architecture Principe, Archizoom et Superstudio, Hervé Potin.

Quelle est l'œuvre construite que vous préférez ?

– [Sans réponse]

Citez un ou plusieurs architectes que

vous trouvez surfaits.

– Hervé Potin.

Une œuvre artistique a-t-elle plus particulièrement influencé votre travail ?

– Nous sommes influencés par plusieurs champs artistiques. Aucune réponse possible...

Quel est le dernier livre qui vous a marqués ?

– *Le Grand Déchiffreur*. Richard Hamilton sur Marcel Duchamp.

Qu'emmèneriez-vous sur une île déserte ?

– Un bateau pour revenir.

Quelle est votre ville préférée ?

– Los Angeles.

Le métier d'architecte est-il enviable

en 2011 ?

– Pas plus, pas moins qu'auparavant.

Si vous n'étiez pas architectes, qu'auriez-vous aimé faire ?

– Rien.

Que défendez-vous ?

– Notre intérêt.